

L' Abeille.

9me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 15 NOVEMBRE 1860.

No. 4.

LA RÉUNION DES MICMACS.

Au milieu de l'immense lac du Bras-d'Or, qui sépare le Cap-Breton en deux parties presque égales, se trouve une toute petite île perdue à travers mille autres. Là, nulle trace d'habitation, nulle culture, seulement quelques arbrisseaux et, comme pour rompre la monotonie du spectacle, un bouquet de sapins. Cependant le voyageur y dirige son frêle esquif : son attention est attirée par un objet aussi blanc que la neige, et qui se dresse sur l'horizon, semblable à un phare brillant. Il y court, et quelle n'est pas sa surprise, lorsqu'il distingue une charmante chapelle, solitaire comme le lieu où elle est bâtie. Est-ce un rêve, est-ce une illusion ? Pourquoi cette petite habitation située près de la chapelle ? pourquoi ce gazon enlevé ça et là, comme par les feux d'un camp ? Mille pensées diverses agitent son âme. Qui a élevé cette chapelle ? qui vient y épancher son âme en présence du Seigneur ? pourquoi ainsi isolée ? est-ce le sanctuaire de quelque cénobite, ou un lieu de recueillement pour le voyageur fatigué ? Questions curieuses qu'il ne peut résoudre.

Cependant, à un certain jour de l'année, la cloche de la chapelle a interrompu son silence ordinaire, et a réveillé les échos endormis des environs de l'île : puis aussitôt, à sa voix, l'on voit accourir de toutes les parties du Cap-Breton et de la Nouvelle-Ecosse les membres d'un tribu sauvage : tous, embarqués sur leurs légers canots, se dirigent à force de rames vers l'île, centre de leurs affections. A leur teint cuivré, à leur costume encore assez étrange, quoique prenant insensiblement les formes anglaises, à leur haute stature, et surtout aux saillantes pommettes de leurs joues, l'on reconnaît les Micmacs. Et quel peut être le but de leur réunion ? qui pousse ces peuplades nomades vers cette terre qui ne leur semble pas étrangère ? Leurs sentiments se trahissent par l'expression de leurs visages, par leur contenance respectueuse, et par l'empressement avec lequel plusieurs se lèvent dans leurs canots pour saluer leur chapelle. Ils viennent célébrer la fête de Ste-Anne : c'est elle en effet que les Micmacs

ont choisie pour leur patronne. Guidés par le livre de leurs traditions, ils sont fidèles à se rendre tous les ans, la veille de sa fête pour l'honorer, joignant aussi à leur intention religieuse le désir de retremper leur caractère national.

A peine ont-ils amarré leurs canots et mis pied sur le sol, qu'ils poussent des cris de joie et de bonheur. Comment exprimer l'allégresse de ces pauvres gens, qui, après avoir été si longtemps séparés, revoient des amis et des pères qu'ils chérissent. Aussi les premiers instants se passent-ils en de mutuels embrassements, en conversations amicales. Puis, comme il se fait déjà tard, il faut préparer sa demeure. Chacun choisit alors le lieu qui lui convient ; inutile de dire que les premières places sont celles qui avoisinent la chapelle. Les huttes s'élèvent comme par enchantement. Quelques uns courent abattre des sapins dont on emploie les branches pour faire des lits, et les troncs pour alimenter de petits feux ; enfin, lorsque la nuit est arrivée, que chacun s'est retiré, qu'on voit çà et là des flammes qui s'élèvent vers les cieux, le spectacle de ces Micmacs, abandonnés au sommeil, ne rappelle rien moins que celui de la milice d'Agamemnon, passant la nuit devant Iliou.

Le matin, dès cinq heures, se fait le réveil, au son d'une bruyante fusillade. Tout se dispose pour la belle journée qui s'ouvre devant les pieux pèlerins. Un chapelain les a devancés dans l'île pour préparer la fête : c'est un prêtre canadien qui, depuis un grand nombre d'années, se consacre avec un zèle toujours soutenu au bien de leurs âmes : il les revoit avec bonheur, son cœur partage leur allégresse ; et il reçoit en échange de sa tendresse pour eux le témoignage constant de leur estime, et de leur amour : *His amor unus*. Bientôt les Micmacs gravissent les degrés et franchissent le seuil de leur chapelle : elle a pris ce jour là une splendeur inaccoutumée. Festons, guirlandes, verdure, tout y a été prodigué. La multitude s'agenouille devant une statue de Ste. Anne qui semble sourire en revoyant ses enfants. Un des sauvages entonne alors quelques morceaux du chant grégorien,

d'une voix ferme, sonore, et qui pourrait faire envie aux meilleurs chanteurs de notre pays ; toute la multitude des Micmacs y répond. Il est beau d'entendre cette foule de sauvages, glorifier Dieu, en leur propre langue : leur belle voix qui a coutume de se confondre avec l'écho des forêts, de n'avoir pour auditeurs que les arides rochers de la Nouvelle-Ecosse est heureuse, de faire aujourd'hui retentir la voûte du sanctuaire de Ste. Anne.

Enfin lorsque l'office est terminé, que le pasteur a ranimé par ses paroles la foi de ses ouailles, elles se séparent pour passer le reste du jour dans le recueillement et la prière. Toute cette journée doit être en effet consacrée aux fêtes religieuses. Demain sera le jour national par excellence. Les Micmacs reposent toute la nuit dans un profond sommeil, et le matin ils brûlent de se livrer aux exercices militaires.

Tout à coup un cri de guerre “ Aux armes, aux armes ! ” s'est fait entendre. Nos Micmacs ont reconnu la voix de leur chef : ils se séparent en deux camps et s'élancent sur le champ de bataille pour y simuler des combats et réveiller leur amour de la gloire. “ Braves, s'écrie un des généraux, vous êtes une nation forte et vaillante, et bien qu'obligés à vivre séparés, vous prouvez aujourd'hui votre union et votre fidélité à la patrie et à la nation. Vous venez ici retremper votre ardeur guerrière ; prenez vos armes, exercez-vous à affronter l'ennemi ; vous voyez ces insignes : ils seront le prix du vainqueur, tandis que la honte sera celui des lâches. ” Puis les généraux prennent leurs postes, les bataillons se forment, s'entremêlent et luttent comme dans un combat : les récompenses sont enfin distribuées, la milice est licenciée.

Cependant quelques jours se passent et tout devient sombre dans l'île ; ces visages, hier encore si riants sont maintenant plongés dans la plus profonde tristesse. Et pourquoi ce chagrin ? Ah ! c'est qu'ils savent que dans leurs courses errantes, ils n'auront plus d'amis, c'est qu'ils craignent d'oublier leur patronne et leur pasteur. Le cri du départ s'est déjà fait entendre sur le rivage. Il faut donc se